

RÉPONSE
DE
M. JEAN GUITTON

AU DISCOURS
DE
M. le Révérend Père CARRÉ

Prononcé dans la séance du 26 février 1976

Lorsque Guizot reçut sous cette coupole Lacordaire, le premier *religieux* admis à l'Académie française depuis trois siècles (vous serez le second), il surprit le public en appelant ce dominicain « Monsieur ». Je le surprendrai peut-être, en vous appelant tout simplement : « Père ».

Mon Père,

Permettez-moi de vous remercier pour cette première parole silencieuse, qu'est le symbole de votre habit. L'habit de saint Dominique, vous l'avez porté sous la coupole, comme l'avait fait jadis le Père Lacordaire. Cette apparition blanche est déjà un discours. Non, certes, que vous regrettiez les temps révolus où le costume désignait l'état secret de la vie, la consécration aux armes ou à l'Eglise, en somme le désir de porter l'apparence jusqu'à la dignité de l'être. Ces temps sont révolus, et désormais personne ne veut paraître ce qu'il est, ni ce qu'il fait dans la société. Chacun désire qu'on oublie sa fonction, et le vêtement dissimule jusqu'à la différence du sexe. On voudrait se confondre avec les autres et n'être qu'un exemplaire monotone de la blanche espèce humaine. Mais il y a encore certains îlots où le

vert, le noir, le rouge et surtout la blancheur, désignent, comme par le passé, ce qui est caché au-dedans. Viendra bientôt un temps où l'humanité ne trouvera plus que dans les monastères et les grands ordres religieux de moines et de moniales, ces formes blanches et noires d'hommes et de femmes qui lui rappelleront sa destinée.

Vous avez revêtu, disais-je, l'habit de Lacordaire, cet habit qu'il fallait assez d'audace pour prendre lorsqu'il réintroduisait en France la règle des ordres religieux, si peu comprise après Voltaire et la Révolution, même par les esprits les plus libéraux. Et ce fut un jour solennel sous cette coupole que celui où l'on vit apparaître la forme blanche de Lacordaire, qui prononça l'éloge de M. de Tocqueville.

Ce qui avait fait la gloire de Lacordaire, c'étaient les conférences de Notre-Dame. Ce sont surtout vos conférences à Notre-Dame qui vous ont appelé ici.

Mme Swetchine, cette femme exceptionnelle, génie slave transplanté rue Saint-Dominique, groupait à Paris l'élite politique et religieuse. Elle a donné le premier exemple du dialogue œcuménique et de cet entretien, encore plus difficile, qui consiste à réconcilier entre eux les catholiques de droite et les catholiques de gauche. Mais, disait-elle, c'est en entrant dans la pensée des autres qu'on se réconcilie avec la sienne. Elle avait su persuader un prélat légitimiste, Mgr de Quélen, membre de l'Académie française, d'appeler à Notre-Dame ce converti fougueux qu'était le jeune Lacordaire. Et elle avait surtout compris qu'il fallait cesser de faire à Notre-Dame des discours, ou des sermons, ou des oraisons funèbres, mais qu'il fallait reprendre l'idée des Pères grecs, qui concevaient que l'idéal de toute parole, même ecclésiastique, était la conversation, la causerie d'égal à égal, l'homélie. Qui donc a défini ainsi l'éloquence : « *Etre éloquent, c'est dire quelque chose à quelqu'un.* » Et combien ne disent rien ! Combien, disent trop, parlent à tous, alors que le véritable orateur, descend dans le cœur de chacun, qui se sent directement concerné, comme au jour de la Pentecôte faisait l'Esprit. Lacordaire inventa la *conférence* dans la basilique.

Le cours public, le discours, la conférence sont devenus, surtout après « Mai 68 », des genres désuets. On a redécouvert la causerie, où les disciples sont les maîtres des maîtres, comme au temps de Platon et de Phèdre, au temps de Jésus « retrouvé parmi les docteurs » alors qu'il « les écoutait et les interrogeait ». Comme vous, j'allais jadis en carême à Notre-Dame pour entendre le Père Janvier, le Père Sanson. Comme vous, j'examinais cet art ancien de l'éloquence dont la Sorbonne ne me parlait plus, et qui allait bientôt s'éteindre même au parlement : la radio a mécanisé la parole humaine. Je me souviens

d'avoir entendu Marc Sangnier (comme Alain entendait Jaurès, comme Bergson entendait Viviani), d'avoir cherché comme vous comment procède l'orateur lorsqu'il veut remplir sous une voûte de pierre un vaste espace vide. D'abord des phrases assourdies, un peu hésitantes, dont il attend l'écho, comme s'il voulait créer à l'intérieur de la pierre une sphère sonore, comme s'il disposait avec patience une toile faite de fils invisibles sur lesquels il ne fait passer d'abord aucun frémissement. Ces premières mesures créent cette complicité nécessaire à l'art oratoire pour faire de ses auditeurs d'abord juxtaposés un seul peuple attentif. Et vient un moment où, la parole engendrant la parole et se soutenant elle-même, l'auditeur et l'orateur se trouvent ensemble dans un état de sommeil et d'éveil, délivrés du poids de l'existence et prêts à consentir. C'est à ce moment-là que Lacordaire (et, je crois, tous les orateurs), laissent flotter les rênes, étonnés d'entendre « cet accent », disait Lacordaire, « qui me trouble moi-même, et que je ne connaissais pas ». C'est ce moment où celui qui parle devient la parole même.

Et ce moment passé, peu importe que l'orateur finisse ou ne finisse pas, poursuive ou ne poursuive pas, conclue ou ne conclue pas. Il ne faut pas qu'il tourne autour de sa finale comme un Boeing qui cherche la piste, mais qu'il se pose à la manière des mouettes, finissant sans avoir l'air de finir, et faisant lentement sur ses frêles épaules le signe de la croix. Alors, rentré dans la sacristie ou dans sa cellule, l'orateur sacré s'interroge lui-même. Il se demande s'il n'a pas parlé trop bien. Lacordaire se flagellait.

La différence de l'orateur profane et de l'orateur évangélique est grande. Pour le prédicateur de Jésus-Christ, son premier converti, et si j'ose dire sa première victime, c'est lui-même. L'aboutissement de votre discours, c'est votre prière. Quant à vos auditeurs, ils devraient entrer dans le silence. Un stoïcien orateur disait à l'assemblée : « S'il vous reste encore quelque liberté pour m'applaudir, c'est que je ne vous ai pas convaincus. »

Chaque fois que je vous ai entendu, j'ai découpé dans la musique verbale un moment où vous aviez ce frisson qu révèle l'homme. Michelet disait qu'un cours public devait être un exposé lucide, traversé par des cris d'intimité. Et ce sont ces cris que seuls nous retenons.

Je me souviens qu'ayant rencontré après quarante ans mon ancien élève Jean Verdier, le si regretté préfet de Paris, je lui ai demandé quelle était la leçon de philosophie qu'il avait retenue. Il m'avait signalé une de ces leçons. Oh confusion, oh surprise ! C'était le jour où je n'avais rien préparé, où ce que j'avais été obligé de dire était sorti de mes entrailles.



A Notre-Dame, vous avez fait une expérience spirituelle incomparable sur le problème de la prédication. Il faut parler, disait un sage, non pas seulement pour ceux qui comprennent votre spécialité, qui sont de votre Eglise ou de votre parti, qui sont vos amis, vos élèves; il faut aussi parler pour ceux que vous ne voyez pas, pour ceux qui vous ignorent, pour ceux qui ne viendront jamais. Et il est vrai que nous avons toujours deux auditoires, l'un qui est visible, l'autre qui est clandestin, invisible, indiscernable. Et c'est pourquoi Jésus parlait en paraboles énigmatiques, qui étaient obscures pour ses Apôtres mais qui maintenant éclairent tous les hommes : sa mort fut le plus parlant de ses discours. Un des dangers de la parole publique, de la parole chrétienne, est de ne parler que pour ceux qui sont au-dedans, comme on le faisait au temps de Bossuet et hier encore dans les chaires. Mais il existe un danger inverse, qui est bien visible dans les Eglises chrétiennes après le Concile de Vatican II, qui est de parler seulement pour ceux du dehors, pour les amis de la justice et de la liberté civique, pour les promoteurs du progrès, pour ceux que Jules Romains, citant l'inexacte traduction de l'hymne des anges, nommait « les hommes de bonne volonté ». Alors on risque de réduire l'Evangile à une déclaration politique sur la justice sociale, le bonheur temporel. Il perd son identité. Vous évitez ces dangers contraires. Vous êtes social, vous êtes mystique. Vous êtes vous-même. Vous parlez pour ceux qui ne savent pas, sans lasser ceux qui savent. Et peut-être avez-vous encore un progrès à faire dans cet art d'obscurité qui entre dans l'éloquence comme dans la poésie. Puis-je vous citer la confidence d'une vieille paysanne qui revenait du sermon et qui me disait : « Notre nouveau curé ne parle pas aussi bien que l'autre. Figurez-vous, pauvre Monsieur, que j'ai tout compris! »

Ce mystère de la multiplication des vérités selon les personnes va prendre un aspect nouveau avec les progrès techniques, qui sont si souvent des serviteurs de l'esprit, en raccourcissant l'espace et le temps. Lorsqu'en 1920 j'écoutais avec vous dans la cathédrale, j'étais gêné par mes voisins. Si je suis seul dans ma chambre à des milliers de kilomètres, alors se réalise le vrai dialogue pur. Du haut de la fameuse chaire de Notre-Dame, où nul sans fatigue du cou ne pouvait apercevoir votre visage, vous deviez jouir confusément de cet auditoire invisible, pulvérisé, fait d'innombrables esprits solitaires. Les mille lettres que vous receviez après chaque conférence vous en ont donné la preuve.

Et demain, lorsque votre visage, sculpté par l'attention, l'âge et la pitié, sera projeté sur les écrans de télévision, l'éloquence fera place à une communication plus simple encore. Avant la télévision,

on ne communiait que par la voix. Désormais on parlera aussi par cette face humaine qui n'admet ni la feinte ni l'emphase. L'homme entier sera jeté devant un autre homme. Alors enfin on vous verra, comme présentement ici nous vous voyons. Vous parlerez aussi par votre regard.

Ce que j'ai le plus admiré, en lisant vos conférences, c'est le courage d'esprit avec lequel vous abordez les problèmes les plus délicats qui se présentent de nos jours à la conscience catholique : la morale conjugale, le rôle des laïcs, les mouvements charismatiques, l'usage de la violence, d'autres encore... Au fond, tout se ramène pour un théologien à dessiner la ligne difficile qui sépare l'esprit et la lettre. Je prendrai un seul exemple pour faire toucher du doigt votre finesse, votre hardiesse.

Il vous est arrivé de prêcher une station de carême au Vatican, dans la chapelle Mathilde, devant soixante cardinaux, et, dans un enfoncement invisible, un auditeur privilégié, tendre et redoutable, celui qui vous avait choisi pour le sermonner. Vous avez candidement cité un passage un peu honteux de Bossuet, dont entre parenthèse vous occupez le fauteuil. En 1672, le maréchal de Bellefont avait écrit à Bossuet pour lui demander comment il conciliait avec ses cinquante domestiques son appréciation de l'éminente dignité des pauvres, et Bossuet lui avait répondu qu'il perdait « la moitié de son esprit s'il était à l'étroit dans son domestique », mais qu'il confiait cette question problématique au jugement de Dieu. A la place de Bossuet, j'aurais sans doute répondu qu'il peut y avoir un pharisaïsme du publicain, qu'on peut se ruiner pour garder les apparences de la pauvreté et gagner honnêtement sa vie en critiquant les pompes de l'Eglise. Au reste un évangile dit : Bienheureux les pauvres, un autre précise : Bienheureux ceux qui ont l'esprit de pauvreté.

A vrai dire, ce sont des problèmes qui ont toujours agité la France : l'esprit janséniste tient pour la lettre et la rigueur, l'esprit jésuite pour la souplesse et l'esprit d'adaptation. Il me semble qu'en général, pour résoudre les cas de conscience, vous, dominicain, vous participez à l'esprit jésuite. Vous avez le cœur accueillant; vous vous penchez sur les difficultés; vous êtes toujours tenté par l'indulgence. Et cela vous prédisposait à être aimé des acteurs.

Vous avez été l'aumônier des acteurs et des actrices, et l'ami de ceux qui se consacrent à cette occupation longtemps condamnée par l'Eglise qu'est le théâtre.

Nous sommes bien loin du temps où Molière était enterré sans aucun éclat et où la comédie était considérée comme un divertissement qui nourrissait les trois concupiscences. Je vous ai entendu dire à un service funèbre pour Marcel Achard que Dieu lui-même aimait à sourire, et qu'il avait créé le monde dans un sourire.

Sur le théâtre vous avez écrit un ouvrage original et neuf, qui demeurera un classique de théologie morale. Vous serez cité comme l'adversaire de Bossuet, votre prédécesseur. Ce sont les pages les plus anti-Bossuet de notre littérature.

Contre Bossuet, qui rappelait l'anathème : « Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez ! » vous avez eu le courage de dire que Molière a joué, tout mourant qu'il était, pour que les pauvres ne manquent pas de pain. Mauriac avait entendu le Christ dire à Molière : « Ce que vous avez fait au plus humble de ces petits, c'est à moi que vous l'avez fait. » Molière joua, quoiqu'il fût malade, pour éviter le chômage, qui est encore pour tant de comédiens un mal endémique. Mais vous avez aussi rappelé le propos de Tertullien qui est si vrai : qu'en revenant d'un spectacle on trouve sa maison trop simple par rapport aux splendeurs de la mise en scène, et sa femme moins belle que l'actrice ou la danseuse, et sa vie plus terne, plus monotone.

Mais, philosophe plus encore peut-être que théologien, vous êtes allé jusqu'à considérer l'essence même du théâtre, son problème éternel.

Vous vous êtes demandé si l'acteur n'était pas contraint à un dédoublement de la personnalité. Vous avez cité cette confidence de votre ami Pierre Fresnay : « J'ai pu, disait-il, tourner *Monsieur Vincent* dans la journée et jouer le soir *Auprès de ma blonde*. Dans la pièce, cinq âges différents, cinq maquillages, et dans le film à peu près autant : dans la même journée, une dizaine de personnages d'aspect et de comportement différents. Jamais je n'ai senti aussi clairement ce que notre métier a d'anormal. »

Je me suis entretenu souvent avec Pierre Fresnay du *Paradoxe du Comédien*. Je lui disais : « Comment pouvez-vous être à la fois le docteur Schweitzer, Monsieur Vincent, Einstein, le défroqué, l'officier aristocrate, le clochard, et vous incarner tant de fois, tout en restant immobile et inchangé, peut-être secrètement divertie par vos métamorphoses ? » Il me répondit : « Vous touchez là le fond de mon art : un comédien doit être celui qu'il n'est pas. » Il ajoutait : « Et si je vous disais que plus l'être que je représente diffère de mon être, mieux je joue. Plus les larmes sont feintes, plus le rire est factice, mieux nous pleurons, mieux nous rions. » Et je pensais alors que le plaisir que l'on goûte au théâtre vient en partie de ce que nous y

reconnaissons la part d'artifice qui entre dans la politesse et le jeu mondain, et jusque dans l'expression de nos joies et de nos deuils, et jusque dans les signes de nos amours. Et Fresnay remarquait que la sévérité de l'Eglise contre les comédiens tenait beaucoup moins à la dissolution de leurs mœurs qu'à l'essence même du théâtre, qui est d'être une diabolique imitation. Shakespeare avait déjà dit que la nature du comédien était *monstruous*.

Si vous aviez parlé avec Fresnay, vous auriez sans doute répondu que le prêtre aussi change de paroles, d'attitude et pour ainsi dire d'amour à chaque pénitent de son confessionnal. Et il ne faudrait pas, sans doute, vous pousser beaucoup pour vous faire avouer que seul un grand saint pourrait être un comédien véritable, authentique : l'efficacité de la grâce lui permettant d'avoir plusieurs êtres à la fois et de s'emparer des passions, si diverses, si changeantes, si contradictoires, pour les unir, chacune diversement, à l'Amour divin impassible qui a créé les passions humaines.

J'ai considéré aussi qu'il y avait une affinité entre l'action du théâtre et l'action sacrée. L'art du théâtre n'imité-t-il pas toujours, comme l'indiquait l'ancien plafond de la Comédie-Française, la chute d'Adam et Eve autour de l'arbre mystique? Le comédien nous en fait rire, le tragédien nous en fait gémir et pleurer.

M'est-il permis ici de poser une question indiscrete, et de me demander si l'office du pasteur et du prêtre (comme aussi celui du professeur), en vous forçant à jouer un rôle sublime, ne vous conduit pas à un procédé théâtral? Je touche ici à un problème assez commun : tout honnête homme est obligé de paraître ce qu'il n'est pas. En notre temps d'authenticité, on reproche l'hypocrisie aux croyants. On leur dit qu'ils jouent un rôle et qu'ils ne sont pas ce qu'ils paraissent être. Mais, je vous le demande, comment être héroïque à la guerre, comment être honorable dans les magistratures, comment être tout simplement honnête, comment condamner les honnêtes gens au nom de la sincérité, sans jouer un rôle, sans avoir quelque art de paraître, qui est alors apparenté à l'art de l'acteur? Molière, avant d'accuser Tartuffe, regarde-toi toi-même!

Vous avez aussi remarqué que vous, orateur sacré, deviez beaucoup aux comédiens pour vous corriger. Les comédiens connaissent les trucs et les recettes du pathos : c'est leur métier. Ils préfèrent que l'orateur bafouille et parle mal, pourvu que ce soit sincère. Ils repèrent tous les procédés. Et, dans les nouvelles liturgies, je sais qu'ils sont parfois déconcertés et qu'ils préfèrent à nos nouveautés les liturgies anciennes et graves qui ont pour elles la pérennité.

Vous vous êtes enfin posé une « terrible question » : peut-on réaliser un chef-d'œuvre à la fois avec son art et avec sa vie? Les forces de l'homme ne sont-elles pas limitées? Et ceux qui les mettent dans leur œuvre peuvent-ils les maintenir dans leur vie? Peut-on réaliser un chef-d'œuvre à la fois avec son art et avec son existence? Vous répondez que, lorsqu'on échoue, et l'on échoue presque toujours, Dieu sauve l'artiste de sa folie par une profonde et secrète douleur, qui est alors la rançon de ses succès en ce monde.

Ainsi, mon Père, lorsque vous réfléchissez sur le théâtre, vous portez votre scalpel comme la Parole divine, à la couture de l'âme et de l'esprit. Sainte-Beuve disait que, lorsque la Cour et la Ville bruisaient d'applaudissements, Molière solitaire et morose contemplant, derrière le mal qui égayait, « le mal profond dans son entière étendue ». J'ai été frappé de retrouver, chez Marcel Achard et chez Marcel Pagnol, ce même esprit de contemplation. Ceux qui nous font rire sont tristes.

En somme, il n'est pas facile de percer le mystère du comédien, qui est indéchiffrable aussi pour lui-même. Mais plus paradoxal, plus inquiétant pour la raison commune et pour la société démystifiée, est le mystère du prêtre.

J'entends parler ici du prêtre catholique, cet être solitaire dès la vingtième année, qui renonce à l'amour de la femme et plus encore à la paternité, ces seuls biens qui nous permettent, avec notre corps de chair, de lutter contre la mort. Nous savons des penseurs qui, comme Stendhal, comme Michelet ou Paul Valéry, se sont irrités contre l'idéal du prêtre, et se sont parfois demandé si cet idéal inhumain est possible sans mutilation. Ils s'étonnent devant cet être doué de pouvoirs étranges, et qui cependant est l'un d'entre nous, pauvre comme nous, pécheur comme nous, et d'autant plus conscient de son imperfection qu'il a visé plus haut que nous.

Ayant connu beaucoup de prêtres autour de moi, j'étais curieux de savoir quelle est la conscience qu'un prêtre prend de lui-même. Stendhal, Balzac, Hugo, Zola, Barbey d'Aurevilly, Bernanos se sont affrontés à ce secret, peut-être impénétrable. En lisant l'histoire de votre vie, j'ai cherché en vain quelque indication. Le secret d'un prêtre est enseveli dans le silence. A l'heure où le nombre des prêtres diminue, où l'identité du prêtre est mise en question jusque dans l'Eglise, le sacerdoce passe par une épreuve. Et il ne sera vainqueur et purifié qu'au jour où après l'expérience des aberrations, la pensée aura redécouvert ces valeurs d'intimité, de pudeur, de secret, de

mystère, inséparables et nécessaires, à mon sens, pour atteindre ce je ne sais quoi que les philosophes ont scruté de Parménide à Heidegger et que, faute d'un autre mot, ils appellent l'*ETRE*.

Les lecteurs de vos confessions ont recueilli les pages presque indiscrettes qui racontent vos plus grandes joies. Et la joie d'un apôtre est de prendre en collier à son cou la brebis perdue : ce qui était la volupté du Verbe fait chair.

Mais ici, que de problèmes intimes inexprimables se posent, sur lesquels vous jetez quelques lumières ! L'apôtre n'a-t-il pas ses cas de conscience ? Comment respecter la liberté lorsqu'on s'adresse à cette liberté pour la convaincre, pour la convertir ? J'ai trouvé dans le récit de vos rencontres apostoliques un point sur lequel je ne suis pas d'accord avec vous. Il s'agit d'une visite que vous fîtes à Henry de Montherlant quand était joué son *Port-Royal* à la Comédie-Française.

« Il me regardait », disiez-vous, « avec un air faussement détaché ». Vous lui aviez annoncé l'entrée en religion d'un de ses amis. Vous ajoutez : « Le monde secret où des hommes bataillent avec Dieu était pour lui un monde inconnu. » De cette visite tragique (quand on pense à ce qui devait survenir dans cette même chambre où vous causiez avec lui), Montherlant avait aussi parlé. Et il m'avait dit : « Je ne sais pas pourquoi le Père Carré est venu me voir : est-ce pour préparer une candidature à l'Académie ? Est-ce pour me préparer à ma dernière heure ? » Il est clair que les deux hypothèses le choquaient, et qu'elles étaient toutes les deux fausses, comme était inexacte, à mon sens, celle que vous portiez sur Montherlant, qui avait si fort le sens de la noblesse, humaine et divine. Mais il est difficile à l'incroyant qui pense sans cesse à la mort de rencontrer un prêtre qui y pense pour lui. Chacun songe à une dernière heure : l'un veut se prémunir d'une faiblesse dernière, l'autre veut préparer une âme à l'éternité. Quant à vous, mon Père, vous avez toujours senti devant ceux que vous rencontrez dans cette heure suprême où la perception du passé est modifiée du tout au tout par l'approche de la reddition des comptes, la vérité d'une réflexion de l'abbé Huvelin à propos de Littré mourant : « Je ne l'ai jamais sollicité ; toujours je l'ai suivi. »

Les épisodes de la vie de Lacordaire vous sont présents et souvent ils vous guident. De même que Lacordaire était allé voir et entendre à Ars son humble vainqueur en éloquence, vous êtes allé visiter, à San Giovanni Rotondo, en Calabre, le capucin Francesco Forgione, qu'on appelait le « Padre Pio ». A ses côtés, vous assistiez à cette lourde et lente et radieuse agonie d'un prêtre stigmatisé, où l'on découvre au moment de la consécration la réalité du sacrifice de la messe et sa différence avec un repas mystique de commémo-

ration. Le prêtre catholique porte ce grand mystère en lui : c'est là sa grandeur, sa solitude; le moment où il échappe au monde chaque jour pour en pénétrer la profondeur. Les comédiens jouent la Passion sur le parvis de la cathédrale; les évêques et les prêtres la réalisent au chœur de la cathédrale, comme si cette Passion était le drame unique, le seul qui mérite ce nom et dont l'ombre se projette dans tous les autres drames de l'existence. Mais il me faut descendre de ce sommet, peut-être inexprimable, de votre existence secrète, pour parler de votre action visible en cette fin du deuxième millénaire après Jésus-Christ, dans une crise du monde et de l'Église qui n'a pas de véritable analogue dans l'histoire. On ne sait jamais lors d'une crise si l'on assiste à un crépuscule ou à une aurore, à une fin ou à un recommencement, à l'*Apocalypse* ou à la *Genèse*. Cette fois, l'imminence est proche, l'enjeu presque infini... Vous m'avez appris qu'un discours est une spirale qui monte en accélérant vers sa pointe; que le dernier quart d'heure toujours est capital.

Que de différence, avec ce mois de janvier 1861 où Lacordaire faisait ici l'éloge de M. de Tocqueville! C'était l'heure où Hugo écrivait : « Le xix^e siècle a été grand; le xx^e sera heureux. Il n'y aura plus d'événements. » Tocqueville disait alors si profondément : « Les Français veulent l'égalité, et, quand ils ne peuvent l'obtenir dans la liberté, ils la souhaitent dans l'esclavage. » C'était l'heure où Nietzsche et Dostoïevsky avaient raison contre tous les prudents et les sages, car ils entrevoyaient une crise sans précédent et qu'ils résumaient ainsi : d'abord une mort de Dieu, ensuite une mort de l'homme.

Votre vie de penseur et de prédicateur a été sans cesse confrontée au drame de notre civilisation. Je veux dire comment vous vous y êtes situé.

Vous appartenez à cet ordre dominicain dont la vocation est de transmettre à chaque époque d'une manière publique ce que l'on a contemplé d'une manière secrète. Mais comment le transmettre à la fin de ce second millénaire où l'humanité a déjà reçu ce message évangélique et l'a rejeté pour des raisons qu'elle croit valables? Comment affronter cet athéisme pratique, à l'Occident comme à l'Orient, qui compose une négation latente? Comment, surtout, le faire après le Concile du Vatican II, lorsque l'effort de rajeunissement et d'adaptation semble aboutir à déconcerter la foi, à tarir les vocations religieuses?

La crise présente de l'Eglise ne peut étonner ceux qui ont étudié la postérité des grands conciles, et en particulier du Concile de Nicée, où l'Eglise, pendant le iv^e siècle, s'il n'y avait pas eu le pape Libère et les laïcs pour garder la foi définie à Nicée, faillit se retrouver arienne. Un concile remue les profondeurs. Il fait surgir à la fois le grain et l'ivraie, il faut un long espace de temps pour les discerner. Or, notre époque est impatiente et le temps s'accélère. D'où ce phénomène, qui est fatal en toute croissance : les uns rejettent le Concile au nom du passé et d'autres au nom de l'avenir, comme à chaque instant nous rejetons le moment présent tantôt par trop de hâte tantôt par trop de mémoire, tantôt par trop d'espérance, tantôt par trop de crainte. Votre ordre dominicain est un ordre pilote, actif et contemplatif. Comment ne serait-il pas touché par cette raréfaction, cette anarchie, cette incertitude, cette confusion si générale de la mystique et de la politique, c'est-à-dire de l'éternité avec le temps.

Mais élevons-nous plus haut. Allons jusqu'à l'ultime interrogation. Cherchons à penser notre place dans le monde, le sens de l'existence éphémère.

Nous tous qui voulons penser le monde, nous devons choisir finalement entre deux hypothèses et deux hypothèses seules. Ou bien il n'y a que des hasards et des nécessités; ou bien il y a une fin, une Cause des causes, qui est une pensée. Et la nature, comme l'histoire, évolue vers un moment final où ce qui est mortel en nous sera absorbé par la vie. Cet univers muet, n'a d'autre fin que d'être une cybernétique divine, et comme le disait Bergson à la dernière ligne de son dernier ouvrage, *une machine à faire des dieux*.

A chacun de nous de choisir entre ces deux explications des choses. Mais si, comme je le crois, la seconde est seule juste, alors, ce sont les héros, les sages et les saints qui sont les vrais *mutants*, les annonciateurs de ce moment ultime que nous appelons la *fin* et qui est déjà présent au milieu des causes. Ainsi, par voie de conséquence, c'est l'homme consacré, et singulièrement le religieux, qui est l'être des derniers temps, l'être futur, *l'être eschatologique*, comme on a dit au Concile, la colombe qui annonce que le déluge du temps est fini, et que l'arche va aborder bientôt à l'immuable. Voilà, mon Père, comment je me représente votre raison d'être, comment, au-delà du problème posé par les religions, je vous situe dans l'évolution des mondes. Et cela d'autant plus qu'à notre époque, après vingt siècles de christianisme et quarante siècles de révélation, il me semble que

se prépare une mutation sans précédent qui nous mènera dans l'abîme, ou qui nous obligera à nous dépasser, car la médiocrité ne sera plus tenable.

A première apparence les héros, les sages et les saints sont au service des hommes; mais plus profondément, on pourrait dire que, dans la prédestination suprême, si *l'histoire* existe (si les *nébuleuses*, si la *matière* existent) c'est pour que se peuple la cité des saints. La création et l'évolution seraient assez justifiées, si elles avaient produit des héros, des sages et des saints, je veux dire des êtres dignes d'aimer et d'être aimés. Or, ici le nombre n'a pas d'importance. Qu'importe, que les dominicains de l'an 2000 soient moins nombreux! La qualité est la quantité à l'état naissant. Le monde va vers de grandes épreuves, peut-être vers des catastrophes? Mais le renouvellement de toutes choses est toujours possible. Et les plus grands succès sont du côté des plus grands risques. C'est cette humanité purifiée et nouvelle que vous préparez, en excitant en vous et dans les autres cette énergie appelée *espérance*, dont à Notre-Dame vous avez si bien parlé. Je suis persuadé que l'excès du mal, comme il est arrivé souvent dans l'histoire, donnera lieu à une purification et que l'Ordre dominicain, image de l'Eglise, retrouvera en qualité pure ce qu'il aurait perdu en quantité.

Vous l'avouerez-vous pourtant? J'ai peur que les générations soient sévères pour nous. J'ai peur qu'elles nous reprochent, à nous tous, guides, des images, des informations, des pensées, — d'avoir trop respecté ce tyran aux mille têtes que l'on nomme l'opinion. J'ai peur que nous soyons jugés sur nos silences; et que se murmure en nous le cri du prophète : « Malheur à moi parce que je me suis tu! » *Vae mihi quia tacui*. Robert Aron, dont j'avais tant désiré faire ici l'éloge, me répétait l'avant-veille de sa mort : « Avant tout la vérité. Avant tout la justice. » Je ne savais pas qu'il me laissait en testament le plus pur de la tradition d'Israël, — qui est aussi la nôtre.

J'aimerais tenter de dessiner un diptyque : les dominicains et les jésuites. C'en est bien l'occasion.

Le dominicain conserve l'esprit du moyen âge. Il a la candeur du héraut d'armes. Il clame, il proclame; il résume la pensée dans les *sommes* théologiques. Il prêche sans trop se soucier des adaptations : c'est un croisé. Le jésuite est l'homme des temps modernes, armé, pratique, transformateur. Il transpose dans la conquête des esprits les méthodes de la guerre. Considérez les élèves des jésuites : Descartes, Voltaire, Foch, de Gaulle. Ils sont éminemment stratèges.

Et c'est bien l'esprit stratégique que nous avons admiré en Jean Daniélou, dont l'impétuosité se portait au lieu de combat, au point le plus exposé du champ de bataille, sans trop se soucier des contradictions ou des risques. Il avançait seul, pionnier plutôt que maître, initiateur plutôt qu'organisateur, agité tout autant qu'actif, explosant jusque dans ses gestes, — homme de la mer plutôt qu'homme de la terre : il était né dans la Bretagne de Pélage, de Lamennais et de Renan. Je retrouvais en lui un contestataire dompté, qui avait soumis ses impulsions à l'obéissance jésuite, à la discipline romaine.

Il était beau et bon de l'entendre louer par vous comme il avait été loué par le comte d'Ormesson il y a si peu d'années (pour nous faire mesurer la brièveté du bonheur). Et, en vous écoutant, je continuais de dessiner ce diptyque, jadis si visible, entre un grand ordre et une grande compagnie. Ici la liberté féodale, et là une discipline presque militaire. Ici, l'amour de la vérité poussé jusqu'à son abîme, qui est l'intolérance inquisitoriale. Là, l'amour de charité poussé jusqu'à l'opportunisme de la casuistique. Mais toujours, chez les plus grands esprits de chacune de ces familles, un désir d'imiter l'autre : le souci chez les jésuites de tempérer le zèle et l'adaptation par l'amour du seul vrai; le souci chez les dominicains de tempérer les arêtes doctrinales par l'amour des personnes.

Daniélou, me disais-je, est un jésuite porté vers la rigueur dominicaine, Carré évangélise les comédiens, comme bien des jésuites l'auraient désiré. Et, après Vatican II, il arrive que la différence des instituts s'estompe, que chacun s'empare de ce qui est meilleur dans l'autre, afin de figurer l'impossible, éternelle et nécessaire alliance de la charité et de la vérité, de la miséricorde et de la justice.

Je récitais à mon père par manière d'excuse cette phrase de Lacordaire aux pères de famille : « C'est l'honneur de l'homme de retrouver dans ses enfants l'ingratitude qu'il eut pour ses pères. » Faisons ici mentir Lacordaire : cédon à la gratitude. En ce jour de gloire pour votre Ordre sept fois séculaire qu'il me soit permis de nommer les neuf dominicains qui m'ont aidé à vivre : dans ma jeunesse le Père Louis, le Père Barge, le Père Gillet; à Jérusalem, le Père Vincent, le Père Benoît, le Père Lagrange; en captivité, le Père Genevoix, le Père Grégoire, le Père Congar. Tous, pour mon cœur, vous les représentez.

Le comte d'Ormesson avait formé le projet de présenter le Père Daniélou aux suffrages de l'Académie française, et il avait écrit au Général des Jésuites, le Père Arrupe, pour qu'il permît au

Père Daniélou de se présenter. Le Général répondit que les Jésuites avaient renoncé à tous les honneurs du monde. Paul VI avait connu cette réponse : elle ne fut pas étrangère à la promotion de Daniélou au cardinalat, qui le soustrayait à l'obédience religieuse. Paul VI voulait honorer en Daniélou ces deux qualités rarement unies : la compétence érudite et le zèle le plus ardent. C'est pourquoi il avait souhaité que Daniélou succédât un jour au cardinal Tisserant. Puis-je ajouter ici une anecdote, qui complètera le portrait du cardinal Tisserant, dont son successeur fit ici l'éloge ?

Un jour où je causais familièrement avec Tisserant, croyant lui être agréable (car il est beau de se survivre dans un successeur), j'évoquai le jour où Daniélou pourrait faire ici son éloge ; par prudence et déférence, j'avais pris une longue marge de mortalité : j'avais parlé de trente ans. Le Cardinal me répondit simplement : « Dans trente ans, j'aurai cent dix ans. »

C'est une chose singulière que cette succession de deux religieux, puisque les vœux religieux impliquent le renoncement à tous les honneurs du monde. Serait-ce que le zèle s'affadit ? Ou voulez-vous, en prenant place parmi nous, rappeler que tout honneur est de la poussière ? Je ne sais. En vous entendant faire l'éloge du cardinal Daniélou, je ne pouvais manquer de me souvenir de notre dernière controverse. A la dernière séance où il parut parmi nous, le travail, toujours subtil, du dictionnaire amenait à définir ces mots chargés de mystère, *destin* et *destinée*. Ayant beaucoup réfléchi sur ce thème, j'avais osé exposer une pensée qui m'est familière sur la distinction du destin et de la destinée. A mes yeux, le destin est un aspect de la nécessité : c'est par exemple le destin qui a inspiré le théâtre tragique des Grecs, et qui forçait Œdipe, pour échapper à l'oracle du Sphinx, d'épouser sa mère et de tuer son père, malgré ses efforts et même à cause de ses efforts. A mes yeux, la destinée est tout autre chose : elle implique une collaboration de l'Ordonateur suprême avec la liberté intime. Je pense que le Christ, qui a introduit dans l'histoire des pensées plusieurs changements irréversibles, a fait celui-ci : changer le *destin* en *destinée*.

Je disais donc cela au cardinal Daniélou, qui s'emporta et qui me fit remarquer : « Mais alors, que faites-vous de la prédestination ? Mettez-vous la prédestination dans le destin ou bien dans la destinée ? » J'ai songé après coup que j'aurais dû lui répondre en lui citant la belle prière paradoxale de saint Augustin, qui avait scandalisé Pélagé : Donne-moi ce que tu m'ordonnes. Et ordonne-moi ce que tu veux. « *Da quod jubes et jube quod vis.* » Il me semble, disais-je au Cardinal, qu'Ignace de Loyola a aimé cette prière qui explique et qui justifie ce qui est folie dans la croix, ce qui peut paraître imprudent

dans le zèle. Le Cardinal écouta, sourit et ne répondit pas. C'est un grand mystère que la prédestination...

Vous allez avoir parmi nous une tâche difficile. Lacordaire, trop vite disparu après son élection à l'Académie, ne pourra vous proposer son exemple. Vous allez être un religieux honoré, un pauvre accablé d'honneurs, un apôtre voué à la grammaire. Pour l'obéissance, vous ne trouverez pas une immense différence. J'ai toujours constaté que l'ordre de saint Dominique produit des esprits aussi différents que le sont pour saint Thomas les anges, dont chacun est une espèce. Et le Concile a plutôt augmenté la différence des tendances à l'intérieur de votre ordre.

Vous allez entrer dans une société d'égaux où il n'y a ni supérieurs ni inférieurs. Elle serait compromise si l'on y marquait une différence entre les spécialités, les âges ou les honneurs, si la volonté du Prince y introduisait une hiérarchie entre les membres, fût-ce sous la forme d'une retraite et d'un éméritat.

Votre mère, si clairvoyante pour vous, était aveugle par accident dès sa naissance. « Le ciel étoilé, le printemps, la terre entière, tu les verras à ma place » pouvait-elle vous dire, tandis que vous avez vu d'abord par elle les choses invisibles. Je devine que votre mère avait offert sa cécité pour que vous deveniez un jour la lumière de plusieurs. Ce qui est sûr, car vous l'avez écrit, c'est que, métaphysicienne sans le savoir comme la plupart de nos mères, elle vous a dévoilé, fait comprendre avant l'expérience de l'existence, le mystère du temps. Vous avez souvent noté que le temps est tissé d'interruptions et de renaissances : on appelle cela *la vie...*

Votre mère vous avait légué une maxime d'apparence très simple, qui est le titre de votre dernier livre : *Aujourd'hui je commence.*

J'associe ce conseil d'une mère à la confiance du Père Lacordaire qui disait à ses amis : « Je n'ai pas vieilli. J'ai connu plusieurs jeunesses successives. »